

## Courir

On y pensait incidemment : l'homme ne court pas. L'homme de la rue, il s'entend. Il marche, d'un pas lent ou rapide ou même très rapide, encore qu'il prenne conscience qu'il n'est déjà plus tout à fait comme les autres par ce rythme là. Mais il ne court pas. Courir, tout au moins dans la rue, c'est être fou, c'est se mettre à part. A peu de chose près. A moins que vous n'ayez coiffé la casquette adéquate et revêtu des vêtements de sport. Autrement...

Autrement on ne court pas. Et moins encore autrefois qu'aujourd'hui. Alors il était impensable de courir. C'était pas normal. Cela était bon pour les animaux, de courir, non pas pour l'homme qui a sa dignité. Et celle-ci, si foireuse était-elle, justement elle l'empêchait de courir.

Acte pourtant tout naturel. Il y a donc deux manières à l'homme de se déplacer, marcher ou courir. Ramper, on n'y pense pas. Etre à quatre pattes, voilà une position encore plus dégradante que celle du coureur.

Et pourtant courir, comme c'est bon. Comme c'est beau. Comme c'est aérien, pourvu que l'on n'ait pas de kilos en trop. Courir sur un beau chemin, courir au bord d'un lac. Et même courir sur un bitume surchauffé, alors qu'il fait pas loin de trente degrés. On transpire à grosses gouttes, l'air est à peine respirable, et pourtant, ce sentiment de liberté, il n'est pas absent. Il est évident que courir sur la neige, c'est mieux encore. Léger, léger. Neige un peu dure il s'entend, car aller dans la grosse neige, difficile.

Courir. Bien lever les pieds afin de ne pas crocher aux cailloux du chemin, mon coco, et aller t'étaler sur un sol aussi dur que du ciment et t'écorcher les mains et les genoux sur des aspérités tranchantes. Et sans parler de la tête. Faut être prudent, que diable.

Mais courir, par tous les temps, et même qu'il vente ou qu'il bise, pas de pluie, les habits se mouillent et dessous les articulations souffrent, quelle plénitude ! Laisser les autres à leurs petites affaires si terre à terre, tandis que nous, par Dieu, on vole. On vole léger. On vole à peu près. Car vouloir comparer sa foulée à celle de ces géants de la route, parfois très minces et très petits, c'est impossible. Vous les avez vus, les marathoniens, les coureurs de 10 000, hommes ou femmes ? Ça déménage, ce sont des grandes foulées, tu ne peux pas les suivre ne serait-ce que sur cinq cents mètres, même pas, deux cents mètres. Ils t'écrasent. Ils t'éreintent. Ils te font douter de tes possibilités physiques. A la limite, ceux ou celles-là, ils te ridiculisent. La question : comment font-ils pour aller si vite ? Car toi, voilà le constat, tu n'as que la moitié de leur vitesse à eux. Et si toi, encore toi, tu fais le tour de ce petit lac, disons en une demi-heure, eux, en un quart d'heure ils l'ont accompli. Ce qui signifie que si vous partiez du même point, vous arriveriez à l'arrivée en même temps. Mais que toi tu n'aurais fait que d'achever ton premier tour, tandis qu'eux, ces grands vandales, c'est pas juste, ils en auraient fait deux ! Et c'est là que tu te rends compte des possibilités

incroyable de l'homme quand il est dans sa plénitude physique, qu'il vit en ces temps dont peut-être malgré tout il abuse de son corps, qu'il le martyrise, qu'il



en paiera les conséquences plus tard. On ne sait pas. Pas plus qu'on ne sait les conséquences vraies de tous ces dopés qui carburent à cent à l'heure. Vraiment on ne sait pas. On nous dit. On ne croit pas toujours. On en connaît qui ont passé l'âge où selon certains ils ne devraient plus être là.

Mais toi, tu ne te dopes pas. Pour quelle raison tu le ferais ? Tu ne cours jamais que tout seul. Tu ne te compares à personne, qu'à toi-même. Alors, vas y sans vitamine, que ta forme, que ton poids désormais léger qui te permet d'aller mieux que quand tu étais plus jeune, et que quelques kilos supplémentaires te donnaient l'impression d'être un fameux lourdaud. Tu le restes donc en regard de ces forçats de la course à pied, mais quand même, ton état actuel te permet de

mieux jouir. Car il s'agit de cela, jouir. D'être encore au monde, c'est certain, mais aussi d'être apte à courir. De faire aller ses gambettes. De participer toujours de ce vaste mouvement qui entraîne tellement de gens dans la course. Mais pas ceux que tu croises dans les rues. Qui marchent. Ceux-là donc ne courent pas. Ceux que l'on voit passer parfois. Et que toi, alors que tu ne cours pas, tu envies. Que même tu jalouses. C'est une chose incroyable, oui, tu jalouses ceux qui courent alors que toi tu marches. Tu les sens supérieurs. Tu les mets dans une autre dimension. Ils sont heureux, c'est certain, avec leur course, ils provoquent !, tandis que toi tu n'es qu'un humain qui marche. Que tu es ordinaire. Pieds de plomb et même que tu te déplaces vite. C'est jamais pareil. La marche, la course. Deux mondes. Qui n'ont que peu de rapport entre eux, si invraisemblable cela soit-il. Parfaitement. Courir, tu t'évades, tu montes, tu vas haut, à peine si tu redescends. Tandis que marcher. Voilà, par cette démarche, tu t'arrêtes sans que cela ne te coûte rien. Tu regardes un arbre, une fleur, tu vois entre les branches ce lac superbe, un peu gris et vert, que d'aucuns, qui se sont aussi arrêtés au bord du chemin, photographient. Et là aussi tu les envies. Pour la simple raison que bientôt ils ramèneront à la maison des images superbes. Des images de calendriers. Alors que toi qui cours, on oublie la marche, tu ne fixes rien. Que des impressions. Qui sont en toi. Faramineuses. Géniales même. C'est vraiment formidable. Tu adresses alors une prière. Au ciel, à la terre, à la vie, à tous les hommes, au monde entier. Tu remercies. Tu t'extasies. Non sur toi, ce serait si petit, mais sur le phénomène. Dont l'essence même t'échappera toujours. Raison pour laquelle tu écris. Fixer, ne serait-ce qu'un peu.

Et voilà. Il ne te reste plus qu'à retrouver ce texte ancien que te rappellent tes impressions de l'heure. C'était il y a bientôt vingt ans. Vingt ans ! Et tu cours encore. Bravo ! Bravissimo !

Y avait pourtant personne pour le crier au bord du chemin ! Et c'est tant mieux !

Car vive la solitude du coureur de fond !

## I N T R O D U C T I O N

Le titre de ce petit texte est naturellement emprunté à l'excellente nouvelle de Alan Sillitoe "La solitude du coureur de fond". La matière, si elle a trait à la course, avec les similitudes que cela peut comporter, offre toutefois de notables variantes. L'autre était incarcéré dans une véritable prison, celui-ci n'est qu'un modeste employé d'usine, encore qu'avec le temps relativement modeste qu'il y passe, préférant et de loin écrire de petits textes que personne ne lit!, il ne peut pas faire figure de martyr! Il y a toutefois une certaine ambiance qui, si elle ne lui pèse pas autant qu'il veut bien le dire, l'a marqué. Et cela ne date pas d'aujourd'hui. Les expériences furent nombreuses qui toutes, mis à part cette dernière qui fut l'exception, se sont soldées par des échecs retentissants.

Mais parlons tout de même de course, l'usine n'étant ici qu'en arrière-plan, images que l'on retrouve souvent sans qu'on ne le veuille.

La course, cette manière si formidable de se promener, de se déplacer. Cette authentique philosophie, cette façon qu'on a de dominer, non pas en puissance, cela est à mille lieues de nos thèses, mais par l'esprit. On est bien. On connaît ce sentiment de plénitude quasiment unique. Il suffit d'abandonner la course pour retrouver la marche pour s'en rendre compte. On avait des ailes. Nous voici soudain terrien, avec des semelles de plomb. On était parmi les nuages, voici le sol que l'on ne quitte pas. Certes, la marche, c'est aussi plaisant, c'est même lumineux parfois par certains temps et au coeur de certains paysages. Mais il ne peut pas y avoir cette exaltation que la course seule sait offrir,

ce sentiment d'infini, d'éternité, cette euphorie quand ça roule et que ce jour-là, O miracle, on ne se sent pas le coeur usé!

J'ai aimé la course. Je l'aime encore. Cela ne veut pas dire que l'on y pénètre comme on mange une tranche de pain, comme l'on croque une pomme. Il faut s'habiller, il faut aussi, c'est certain, si surtout les entraînements tendent peu à peu à s'espacer, parce que par exemple c'est l'hiver et que la plupart des chemins ordinaires sont impraticables, du courage, de la volonté tout au moins.

- Allez, pousse -toi, secoue-toi, tu veux prendre du lard, coco ?

Et l'on ne veut pas prendre du lard, ce qui constituerait pour nous le signe certain, absolu, de notre dégénérescence. Etre gros, bouffi, avoir du bide, se voir ventru, la paillasse tendue et même distendue, cela signifierait la fin d'un rêve, l'enterrement première classe d'un idéal découvert au temps troublé mais riche quand même de notre adolescence.

Courir, en un mot, je vous le demande, à tous et à toute. quoi de plus beau ?

### La solitude du coureur de fond

Pourquoi courais-je ? Il faisait sombre, il faisait humide. C'était un triste après-midi d'un dimanche de novembre où personne n'était sorti. Pour quelles raisons auraient-ils mis le nez dehors, mes concitoyens, je vous le demande ? La neige était là depuis deux semaines déjà, encore épaisse et dans laquelle tu aurais enfoncé dans les champs, en glace sur les chemins, avec la marque de milliers de pas qui rendait la course difficile, pénible. Le soir tombait alors que je traversais le pont pour aller aussitôt entre nos deux villages. Je me souvins de ce qui avait rempli mon enfance en ces lieux, Doret tirant son char plein de boîtes, les véhicules divers sur le chemin de la gare, mais aussi les milliers de fois où nous étions allés d'un village à l'autre, dans un sens ou dans l'autre, pour la prim-sup, pour le dentiste - oh ! mince alors - pour le coiffeur, pour un film à la grande salle du Pont, pour aller patiner sur le lac, quelles formidables sensations, pour le cordonnier là-bas, au bout du village, étant dans les hauts, avec sa petite maison sombre et à la forte odeur de cuir, de crasse et de transpiration. Je vis en vérité dix ans de mon enfance. Une seule de mes pensées, un peu vague, un peu floue il est vrai cependant, englobait des centaines d'images. Il n'y avait aucune séparation entre elles. C'était là mon passé. Il formait un tout homogène et compact. Je pouvais le tenir à bout de bras. Il n'était pas lointain, au contraire plus proche, plus palpable, que la vie que j'avais connue après, par moment jugée misérable. Il y avait mon enfance. Et puis l'effort de la course. Ma seule victoire, avoir couru et le faire encore. Effacer par une foulée jugée pourtant ordinaire, ces vieux rêves où je n'avais pas la force de

courir, où je me traînais plutôt, désespéré, collé au sol sur lequel je ne pouvais ramper qu'au prix d'un effort douloureux, mon corps pesait cent fois son poids, je n'avais plus de jambes, des bras à peine, pour m'accrocher à une racine quelconque, le terrain était en pente, et j'allais contre le haut, pour me tirer vers l'avant centimètre par centimètre.

Et si je me trouvais soudain à nouveau le souffle court, la foulée lourde, vieux de huitante ans, rachitique avant l'âge, en bout de course, le cœur usé jusqu'à sa dernière fibre, j'avançais quand même. Et je ne glissais pas sur la glace compacte du sol. Déjà au village les lumières s'allumaient. Le trottoir offrait son plat et puis ses creux là où sont les maisons et qu'il faut passer avec les voitures pour joindre les garages. J'aimais traverser le village. Peut-être vaniteusement pour montrer, seule démonstration de mon orgueil, que j'existais encore, que le vieux de là-haut, il luttait ferme contre lui-même et le temps, surtout contre le temps, car il ne voulait d'aucune manière que celui-ci ne l'emporte. L'illusion permanente que l'on existe et qu'on le fera toujours, que pour nous, exactement le contraire de ce qu'il arrivera aux autres, il n'y aura pas de fin.

Je revis encore le parcours que j'avais fait tantôt en quelques pensées rapides, mortel pour d'autres qui se complaisaient dans le chaud des maisons, exaltant pour moi dès que je fus parti et que je me fus habitué au temps pour accomplir ce tour du lac. Que m'importait désormais ce ciel bouché, ce gris posé sur le paysage pour le rendre triste à pleurer, presque lugubre, sans couleur, noyé. Personne. Le monde est mort. Je suis son seul homme et je cours. Et je m'agrippe des pieds au chemin en glace, plein de trous. Et voici Bonport. Et voici

d'autres entonnoirs et ces cents mètres qui passent où tu sens, non pas tellement le souffle qui te manque, plutôt comme une usure. La forme, cela oscille-t-il entre le mieux et le pire ? Et si l'on est bas, va-t-on remonter ? Et quand l'on est haut, va-t-on redescendre ? Et pourquoi cours-tu, alors que les autres, dans la majorité, ne le font pas ? Est-ce l'effort que toi tu accomplis qui les répugne ? Ont-ils horreur de mettre un pied devant l'autre et puis de fendre le paysage en croyant le posséder ?

Courir... On est maître de tout. On est riche. Et quand bien même il y a cette réticence qui ne nous quitte pas parce qu'on ne maîtrise pas entièrement le sujet. Pas pour toi parce que tu ne t'entraînes pas assez, il y a simplement cette limite désormais assez proche que tu ne peux plus franchir.

L'eau est glacée du lac que l'on longe sur le petit chemin, sinistre. Voici les cabanons. Et pourtant rien qui ne soit vraiment désespéré dans cette tristesse du dimanche et que le soir descend. Parce que justement l'on court, l'on avance, l'on pénètre le paysage. On le connaît mètre par mètre. Voici maintenant la rive orientale. On est plus près encore du lac. Des foulques peut-être. Oui, que l'eau doit être glacée.

Je peine sur l'étroit sentier où tu montes et descends, longe la voie, des escaliers, un petit pont en bois fait avec des traverses de chemin de fer. Un passage dans la forêt maintenant, et puis les glaciers, le chemin de terre blanche, visible sur les côtés et au fond des trous faits par les pas dans la glace, la gare. La gare et sa pendule. Retour au temps, presque à la vie alors que tu connais le moment le plus difficile, aujourd'hui. Tu vas



claquer, là, sur ce chemin glacé, tu vacilles, tu t'accroches à un arbre du bord, et hop, le coeur flanche et tu as vécu. Et comment as-tu vécu ? Mal ! Oh ! non, ce ne fut en rien le miracle attendu. La lutte par contre, toujours, d'un bout à l'autre. Et quand il n'y avait pas elle, il n'y avait rien, que l'ennui, que ce vide immense où tu croyais sombrer.

Courir pour chasser l'angoisse du dimanche, pour oublier la fragilité de ces après-midi nostalgiques où tu peines moralement dès qu'il est passé deux heures.

Un gus te dépasserait d'une foulée rapide, sapé milord dans son survêtement fluo. Merde alors, que tu te dirais, moi, question d'équipement, je suis toujours en retard d'une génération !

Pourquoi courais-je ? Pour avoir cette impression de voler, de dominer le temps, de me dominer moi-même. Pour revoir mes paysages. Pour chasser l'ennui. Pour me retrouver moi, nu, avec mes rêves et mes espoirs, avec mon idéal qui fut celui du sport, toujours, et quand bien même mes résultats furent sans intérêt pour quiconque. Mais je ne me compare pas à d'autres. Je ne vois que moi. Je ne prouve rien. Ma foulée ferait rire plus d'un. Elle n'est pas élastique, elle ni longue ni légère ni belle ou harmonieuse. Ma foulée est lourde au contraire, quelconque. Ma foulée est précisément ce que je suis, médiocre. Et pourtant, voilà, parce que je cours, j'échappe à la médiocrité, je m'évade, je me crois presque fort. Et je vois loin. Et je rêve pour retrouver mon passé, proche ou lointain, où courir, cela a constitué un idéal. Je ne vieillis pas. Je ne vieillirai pas tant que je courrai. Je suivrai les chemins. Les paysages seront à moi. Je ne perdrai rien de ce que je verrai. Je serai riche de choses que l'on ne soupçonne pas. Ce n'est pas

une fuite, ce n'est pas un oubli. C'est la plénitude, un but, une chose miraculeuse au-delà de laquelle je ne pourrai pas aller. J'ai atteint, je le comprends, le sommet de ma vie!

Et même avec une foulée si petite. Qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre ? Et même que je les suppose pour beaucoup avec des facultés que je n'ai pas. Ils peuvent aller par exemple deux fois plus vite que moi. Ainsi mes fils me surpassent, eux qui ne s'entraînent pas. Ainsi mon voisin, qui ne l'a pourtant pas plus légère, son allure générale, il me dépasse. Il me dit:

- Tchao, pote!

Et je le vois aller vers d'autres horizons tout en faisant, et cela me réconcilie un peu avec moi-même, cette foulée certes rapide, mais courte et sans grâce.

Mais à quoi bon se mesurer sans cesse aux autres ? C'est une maladie que cela. Parce qu'ici il n'y a pas compétition, mais philosophie. Se prouver à soi-même que l'on va encore.

La nuit tombait. Je passai devant le Terminus, qui n'est autre que l'un des deux bistrotts du village. Lumière. Te souviens-tu d'autres temps ? Je me souviens de tous mes temps, le temps ne m'est rien. Il y a notre vie. C'est un tout. Je vois chaque maison l'une après l'autre et je devine chacun de ses habitants. C'est là mon village, laid à vous faire pleurer, surtout à quatre heures d'un dimanche après-midi. Et pourtant il me reste attachant. Il est pitoyable, à l'image exacte probablement de ceux qui l'habitent, mais c'est le mien. Ce le fut dès le premier jour et ce le sera encore jusqu'à la fin. L'amitié est-elle liée à la beauté ? Ainsi ton village, tu ne l'aimerais rien que pour son aspect extérieur, tenant pour rien ce que tu y as vécu ?

Je fus arrivé bientôt au pied du crêt qui monte à ma maison pour me mettre à marcher et reprendre peu à peu mon souffle, replacer mon coeur au bon endroit.

Et voilà, j'étais soudain redevenu un homme ordinaire et le dimanche fondit sur moi, avec sa nostalgie poignante, à la vitesse d'un cheval au galop!

\* \* \*

Pendant le parcours je m'étais aussi souvenu:

- Va ton chemin seul, sans t'occuper des autres. Tu ne peux rien pour eux, ils ne peuvent rien pour toi non plus. C'est illusion de croire qu'ils existent, et que toi de même, vis-à-vis d'eux, tu existes. Tu es seul. Prends plaisir là où tu le peux. Ne vis surtout pas en fonction d'eux.

Avais-je donc vécu en fonction des autres ? Avais-je été si méprisable pour me mouler à eux et pour faire de ma vie ce que eux auraient voulu que j'en fasse ?

C'était trop de gris et d'ordinaire. Je me sentis soudain très seul, mais en même temps je m'exaltai. Je tenais le bonheur. Il était là, sous mes semelles, à portée de main. Et il ne me coûtait pas cher. D'ailleurs l'argent, et la réussite, et la gloire, et tout, ce ne m'était rien. Ce n'était pas ce morceau de glace qu'un véhicule avait arraché de son pare-boue pour le laisser tomber sur la route, ce n'était pas cette merde de chien - satanés cabots! - que j'évitai soigneusement. Il faisait froid, sombre, presque lugubre dans ce bas du village. Et pourtant il me sembla soudain que mon intérieur s'éclairait pour me faire comprendre en des étincelles de raison ce que la vie pouvait m'offrir de meilleur. Il suffisait somme toute de peu de chose. Courir! J'avais mis un bonnet et des gants. On ne court pas bien

les mains glacées. Devenir un homme de tous les temps, être au-delà du temps et des modes, appartenir à l'universel pour ne plus rejoindre le monde ordinaire où tu t'attables à la table d'un bistrot, justement celui que tu avais dépassé, apparu accueillant, où tu écoutes sans broncher les conneries des autres!

Peut-être que le temps, ce gris partout, et ce manque presque total de lumière qui avait mangé les couleurs, était-il en harmonie parfaite avec mon âme, que celle-ci était faite pour vivre dans le gris, que toute couleur un peu vive l'agressait ? Un gris avec lequel j'aurais pu, au-delà de cette fraction d'orgueil peu ordinaire à être vu, passer partout sans me faire remarquer, être pareil au vent, fugitif, moins qu'un souffle à l'automne qui vous aurait chassé une feuille morte le long de cette rue triste.

J'avais vu là-bas cet arbre deux fois centenaire, avec son tronc rachitique, plein de bougres et de malformations, mais bien vivant et qui connaîtrait au printemps une telle profusion de feuilles, pour lui plus vieux que les autres, que c'en serait incroyable. Elle remontait loin en arrière, sa naissance. Il était comme dépaysé désormais ? C'était un témoin du passé qui ne voulait pas mourir pour s'accrocher encore à nous pour nous signifier des choses exemplaires ? Mais qui sait encore comprendre le langage des arbres, de nos jours, et celui des fleurs en été ?

Quand je fus sur le chemin étroit courant en contre-bas des voies, en neige et en glace lui aussi, je repensai à elle, là-bas, qui m'avait invité. Ronds de cuir. Dieu que j'étais mal parmi eux. Suis-je d'ailleurs à l'aise où que ce soit, inculte et borné ? Et elle me lançait des fleurs, une fois n'est pas coutume, vis-à-vis d'un

dépoilé de luxe que je m'apprêtais à délaisser.

- Ne dis rien, lui avais-je précisé plus tard, ne vois-tu pas que tout ce que j'aurais pu faire ne les intéresse pas ? Ne comprends-tu donc pas qu'il n'y a qu'eux et que les bons mots qu'ils placent, et que leur propre existence qui touche à des sommets ?

Assez, assez. Je n'étais jamais qu'un minable et j'entendais bien le rester. Je ne voulais en aucune manière remonter dans la hiérarchie sociale, me hisser à un échelon supérieur, à leur niveau peut-être ? Je souhaitais demeurer ce terre-à-terre que je fus toujours, cet être presque rampant, mais qui ne flattera pourtant jamais personne, qui n'eut pas cru possible, au soleil, de faire de l'ombre, même pas aux choses, même pas à la terre. Les nuages en faisaient plus. Les rayons du soleil me traversent. Je veux dire par là que celui-ci, plus encore que les autres, ne sait pas que j'existe!

Là-bas, vraiment, on ne savait pas que se dire, cette fin d'après-midi-là. Je tournais dans la salle comme un tigre en cage. Je mangeais, je buvais, la tête déjà en panne, mais ce qui m'attirait le plus, invariablement, c'était encore la porte où je fus bientôt pour m'éclipser et pour renaître déjà dans les escaliers que je descendis le coeur en fête, presque en chantant. C'est que j'étais à nouveau libre, désormais!

Je courais, je le savais, pour échapper à la morosité de ma vie. C'était aussi pour savoir que j'existais, que le sang d'un homme coulait dans mes veines, que je n'étais pas autant que je voulais le dire cette ombre sans consistance aucune, sans réalité palpable.

Plus tard je me regardai dans le miroir.

Et je me trouvais beau! Non pas de visage, sur ce plan-là je n'avais jamais connu la plénitude des belles gens. Une gueule plutôt quelconque, avec même, qui me surprenait toujours, cet espèce d'avachissement si propre à certains membres de ma famille, remonter dans le temps ne coûte rien, qui prouvait de ma part une veulerie certaine, faite de faiblesse et de lâcheté, plutôt cette musculature telle que je n'en avais peut-être pas connu autrefois. J'étais ainsi mieux qu'à vingt ans, mieux qu'à trente, plus épais, plus fort, presque. Une femme ne m'aimerait-elle pas, avec la peau douce d'une jeune fille ? Je n'avais à envier que la forme harmonieuse et pleine de leur corps, que leurs seins qui sont un miracle permanent quand ils sont beaux, qu'ils ne tombent pas, de l'entre-deux humide de leurs jambes où il y a ce qu'il faut pour t'emmener, tout minable que tu sois, jusqu'au ciel, et même bien plus haut, charrette, ce qu'il y a encore de meilleur et que les siècles n'amoindriront pas.

Je me souvins alors précisément de Madame Douthkas. Je l'avais vue à son bureau, les cheveux roux légers très longs sur les épaules, à l'ancienne, polie, un peu trop peut-être, quand bien même il émanait d'elle un charme crispé qu'on aurait voulu lui prendre.

- Vous venez, ce soir, m'avait-elle dit ?

Elle faisait allusion à un repas d'entreprise auquel je n'irais pas. J'étais à mille lieues de vouloir à nouveau, c'était le soir d'après, me mélanger à une foule dans une salle, où en plus de manger, l'on danse! Rien ne m'attirait de ces réunions. Tout au contraire m'en éloignait. Disons plutôt que je ne les comprenais pas, que

leur utilité, comme aussi la joie que l'on pouvait en retirer, ne m'apparaissaient pas.

- Santé!

- Santé!

Champagne ou bordeaux où je n'en bus jamais d'acceptable, toujours âcre sur la fin, sans bouquet, plat et râpeux. Et je les regardais toutes, les employées, mes collègues, les anciennes et les nouvelles. C'était-là en vérité un monde de femmes, presque exclusivement, où je tentais mais en vain de faire ma place.

Tu cours et tu penses à ces choses. Qui est-tu ? Où s'est faite cette brisure dans ta vie qui ne t'as plus permis d'être pareil aux autres ?

Tu cours et tu te souviens. Tu luttas contre toi-même et non pas contre eux que tu oublies et à qui tu n'en veux pas. Allez votre chemin et moi j'irai le mien.

Garder ses idéaux de jeunesse. Je les tenais. Parfois ils avaient disparu au tournant de quelque époque obscure et troublée, toujours néanmoins ils renaissaient. C'était là ma vraie victoire, la seule avec l'écriture. Je n'avais rien renié. Courir et écrire. L'un allait avec l'autre. Il n'y avait aucune barrière entre ces deux activités en apparence si dissemblables. C'était d'un côté le cérébral et de l'autre le physique. Mais ces deux côtés s'accordaient étrangement. Je n'avais en somme pas démerité puisque je n'avais pas délaissé mes options d'alors, que je n'étais pas avachi, devenu le muscle mou, la bedaine naissante ou déjà faite, la peau flasque, fume, fume cette cigarette! Elles me semblaient se détruire, celles-là qui le faisaient. si jeunes, si belles aussi parfois et qui pourtant ne me regardaient pas.

Et je l'emmenai encore avec moi, Madame Douchkas. Elle sentait bon, son parfum léger restait dans l'ascenseur après qu'elle

l'eut quitté. Elle était en somme très belle dans cette réserve un peu glacée qui me la faisait redouter. Qui saurait lui parler librement, être avec elle copain copain, plus peut-être ? Madame Douchkas avait-elle en plus de la beauté, de la culture ? Me faudrait-il monter sur un tabouret pour me hisser à son niveau ? Était-il trop tard, pour elle, pour toutes les autres ? Ma vie à l'égard du sentiment, s'était-elle figée ?

J'avais donc franchi le pont où précisément j'aurais souhaité m'arrêter, reprendre la marche, et la laisser derrière moi, cette putain de course qui m'usait le coeur. T'as plus vingt ans, m'étais-je redit pour la centième fois, une vraie obsession, l'âge que j'ai. T'en as cent, t'en as mille, t'es fossilé autant que ces montagnes qui t'entourent si tu pouvais les voir. T'es pas nuage, vent, souffle quelconque, t'es caillou et l'on te pose sur l'eau tu coules.

Je continuai quand même. Et c'est alors que je la revis, mon enfance, et qu'il me revint une nouvelle fois, Doret, dans son acharnement à tirer son char comme s'il avait le choix, qu'il était libre de dire non je n'irai plus. Fallait vivre, gagner sa croûte, obéir à des commanditaires auxquels l'on ne s'oppose sous aucun prétexte. Ce sont eux qui paient. Et pour eux tu affrontes le vent et la neige. Tu vas même jusqu'à la tempête prête à t'emporter, toi et ton char, pour t'emmener au-dessus du lac Brenet et t'y couler. Tu trouves la nuit de l'entre deux de nos villages. Et tu ne te plains pas. C'est là ton sort. Faire ces boîtes et les livrer. Autrement tu n'existerais pas. L'odeur du bois t'es aussi nécessaire que le pain sur la table.

Et à moi, il m'appartient de courir et de penser. Mais aussi de les écrire, ces choses. Afin que l'on sache un jour, bientôt, jamais!



